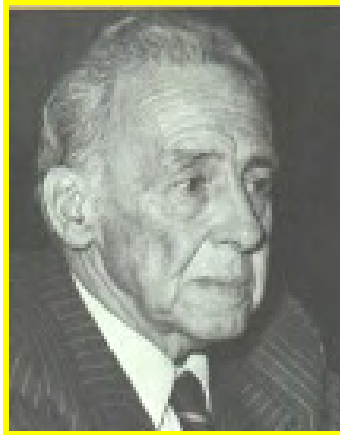


**Pierre-François Caillé**

**PRÉSENTATION DE LA REVUE *BABEL***

(vol. 1, n° 1, 1955, p. 3-5)



*"Car c'est là que l'Éternel confondit le langage de toute la terre et c'est de là que l'Éternel les dispersa sur la face de toute la terre." Genèse — 11-9.*

Avant Babel, nous dit l'Ancien Testament, "Toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots." Lorsque le châtement divin eut frappé les hommes, ceux-ci pour se comprendre de peuple à peuple, pour échanger leurs idées, commercer ou se battre, durent apprendre des mots, des idiomes ou des langues étrangers. Le métier de traducteur était né. Nous ne pouvions choisir plus éloquent symbole pour le titre de la première revue internationale de la traduction.

S'il est une profession étendue, universelle, permanente, c'est bien la nôtre. Mais, si vaste soit-elle, il est difficile de la préciser, d'en définir les contours exacts. Dans le monde entier chacun peut donner une définition rigoureuse de la profession de médecin ou d'avocat, déterminer le rôle social de ceux qui la pratiquent. Techniques, droits et obligations de ces métiers sont codifiés, font le sujet d'ouvrages innombrables. En dehors de quelques rares études, quelques remarques ou articles plus ou moins pertinents, la traduction jusqu'à nos jours n'a jamais fait l'objet d'études approfondies. De bons esprits se sont penchés sur les problèmes qu'elle posait. Le chercheur en trouvera des exemples à travers les siècles. Joseph de Maistre a dit que les traducteurs „étaient les chevaux de trait de la civilisation.“ Valéry Larbaud a parlé de „éminente dignité des traducteurs“. L'absence de travaux systématiques sur notre profession reflète non seulement les difficultés de son exercice, mais son caractère empirique et souvent désordonné.

Un peu comme au temps de la Tour de Babel, traduire a, bien entendu, été une nécessité, mais aussi un goût, un passe-temps de qualité supérieure. Rares furent les époques et les pays où les traducteurs s'astreignirent à un travail concerté, se groupèrent pour mener à bien une tâche définie et améliorer leur technique. On traduisait dans les monastères, dans les Facultés, le plus souvent dans l'isolement de son cabinet. Mise à part l'École de Tolède où l'on s'efforçait de donner un enseignement, chacun appliquait plus ou moins ses méthodes personnelles. La traduction était une affaire de conscience ou d'inconscience individuelle. Saint Jérôme nous donna la Vulgate, Amyot ses vies de Plutarque, Luther sa version de la Bible. Bien d'autres traducteurs rendirent universels des chefs d'oeuvres qui, sans eux, fussent tombés dans l'oubli. Pourtant, à côté de ces maîtres, fourmillaient les traducteurs d'occasion et leurs „Belles Infidèles“. Dans le domaine de la Science et de la diplomatie il en allait de même.

Mais que l'on songe un instant au rôle immense des traducteurs, de ces soldats isolés, de ces estafettes dans la grande mêlée des idées et des cultures. Pendant quatre siècles on traduisit les manuscrits grecs de la Bibliothèque d'Alexandrie. Ces oeuvres... émigrèrent à Edesse puis à Bagdad où elles furent retraduites et diffusées. De là, elles gagnèrent Cordoue et l'Europe Occidentale. Sans les traducteurs, la Renaissance n'aurait jamais revêtu la même importance. Au dix-huitième siècle, les traductions françaises des grandes oeuvres anglaises et allemandes circulèrent dans toute l'Europe et, en dépit de défauts criants, furent, sinon la cause, tout au moins l'agent de profonds bouleversements idéologiques et sociaux.

Aujourd'hui où la culture s'étend à de nouvelles couches de population, où les techniques s'interpénètrent de plus en plus, où de puissants moyens d'information internationale ont rendu indispensable la compréhension du „langage des autres“, le rôle du traducteur a pris une importance considérable. Un spécialiste a dit „nous sommes à l'âge de la traduction.“ Il y a du vrai dans sa boutade.

Un livre de valeur paraît dans un pays. Quelques mois plus tard, il est traduit et publié en dix, en vingt ou parfois même en trente langues. Les films sont doublés. Les nouvelles de l'étranger traduites immédiatement à l'usage de la presse écrite ou orale. Il n'est pas de conférence internationale sans traducteurs, pas de diplomatie possible sans traduction. Et que dire de ces milliers de spécialistes qui, chaque jour dans le monde, se penchent sur des problèmes ardues d'équivalences

pour faire progresser des techniques anciennes ou nouvelles. Livrés aux rigueurs de la science, à ses impératifs, ils n'ont pas comme leurs confrères en littérature, la ressource de l'inspiration et, chacun dans sa sphère, souvent isolés les uns des autres, ils se battent encore pour obtenir des instruments de travail précis.

Considérée de l'extérieur, notre profession peut donc sembler anarchique, désorganisée ou inorganisée. Cette impression qu'elle donne n'est pas absolument fausse. Pour bien comprendre notre métier, pour en dégager et le rôle et le sens, il faut en pénétrer l'intimité, il faut l'avoir exercé avec la conscience et le goût qui seuls donnent du prix à nos activités humaines.

La traduction est avant tout une découverte. Elle tient plus ou moins de l'exploration, disons plus modestement du voyage. Le texte à traduire apparaît tout d'abord comme ces villes d'où l'on approche par mer. L'ensemble s'offre à vous avec ses contours les plus caractéristiques, son dessin général, sa lumière. C'est un site dont on prend d'abord possession par les sens plus que par l'intelligence ou le raisonnement. Ce stade initial, cette prise de contact, correspond à la lecture de la page ou du volume à traduire. L'impression première ne s'effacera jamais complètement, mais que de surprises attendent le voyageur. Il débarque et l'aventure commence.

La ville qu'il n'avait vue qu'en perspective s'offre à lui, s'ouvre devant lui et il s'enfonce dans le dédale de ses rues. Son rythme s'impose à lui. Il doit se laisser entraîner tout en demeurant maître de son jugement et partant de son choix car en définitive, c'est à ce voyageur, à cet étranger qu'il appartient de choisir entre deux ou plusieurs sens celui qui, dans sa propre langue, rendra le mieux l'exotisme de l'original.

Quiconque a voyagé, sait combien il est difficile à l'étranger de se débarrasser de ses préventions et préjugés nationaux. Par chauvinisme, paresse ou indifférence, nous nous livrons à des comparaisons faciles basées sur des idées toutes faites. Voyager, c'est-à-dire voir et comprendre, n'est pas un art facile. Il implique beaucoup d'intuition, de sensibilité et une grande modestie, le mot étant pris dans son sens le plus large. Il en va de même pour la traduction. Le traducteur est un voyageur obscur dont, précisément, la plus grande vertu doit être la modestie qui entraînera non pas l'abandon, mais l'effacement de sa personnalité.

Dans la ville qu'il découvre, dans l'ouvrage qu'il traduit, il n'est pas là pour changer le rythme de la rue, l'ordonnance des maisons ou la coupe des vêtements. Il doit s'incliner devant une personnalité qui commande à la sienne, même s'il n'est pas de son avis. Cet accord indispensable est allé jusqu'au génie lors de la rencontre d'Edgar Poe et de Baudelaire. Le désaccord est allé jusqu'au grotesque, voire à l'escroquerie, dans la version française des Nuits de Young que leur traducteur voulut mettre au goût de son pays, n'hésitant pas à donner je ne sais quelle paraphrase de son auteur et confinant cyniquement les lambeaux de l'original dans une annexe!

Entre ces deux extrêmes, s'exerce l'art obscur de la traduction marqué par cette première contingence douloureuse du renoncement de soi-même. Un autre drame intime guette parfois le traducteur. Il est curieux sur le plan psychologique et mérite d'être signalé au passage. Moins l'invention, traduire comporte en soi toutes les lois de la création littéraire. Pris par son sujet, entraîné par son propre élan, le traducteur fait sienne l'oeuvre dont il exprime le sens. Il en éprouve cette griserie que connaissent les écrivains. Et puis, il revient brusquement sur terre comme le copiste habile qui ayant planté son chevalet devant la Joconde, finit tôt ou tard par se rendre compte qu'il n'est pas Léonard de Vinci. Malgré tout, ce drame obscur lui aussi est assez fréquent, car il n'y a guère de traduction véritable, c'est à dire „inspirée“, sans identification entre la pensée du traducteur et celle de son auteur. Et, quand nous disons pensée, nous entendons faute de mieux, quelque chose de beaucoup plus vaste: ce mélange difficile à analyser où la sensibilité, l'expression et les idées se portent l'une l'autre et se compénètrent.

Nous voici loin du voyageur et des découvertes qui l'attendent. Pourtant ce n'est déjà pas si mal d'avoir appris à mieux se connaître, même au prix de leçons un peu cruelles. N'exagérons pas

le côté pathétique de notre métier. Il est sans danger et nous pouvons le pratiquer en toute quiétude à l'abri des grands conflits de la conscience.

Des découvertes, nous en faisons à chaque instant en traduisant: beauté d'une expression originale qui oblige à trouver une formule également belle dans notre propre langue — là, notre plaisir est doublé — concision de la pensée, raccourci saisissant ou au contraire indigence totale sous un aspect trompeur. Nous pourrions multiplier les exemples. A quoi bon? En fait tout se résume à une participation intense à la vie grouillante du langage. Les mots, les vocables, sous leurs aspects et leurs emplois multiples, ne sont jamais les produits du hasard. Alors même qu'ils dépendent les uns des autres, qu'ils sont ou cause ou effet, qu'ils annoncent ou qu'ils concluent, chacun d'eux est doué d'une existence propre et comporte son absolu. Penché sur eux, les prenant parfois un à un pour en faire l'analyse, le traducteur, mieux qu'un autre, „découvre“ et se doit de découvrir les lois qui ont présidé à leur choix, l'alchimie subtile de la création par le langage écrit. Et, tel le sociologue, il se doit également d'opérer une synthèse, car le mot isolé ne peut vivre. Les mots sont les individus. La syntaxe est leur société dont les règles se superposent aux leurs.

Il arrive au traducteur de s'émerveiller de cette rigueur, comme l'amateur de musique s'émerveille de la Thématique de Bach quand, au delà des notes et de leur harmonie particulière, il découvre un ensemble logique, presque implacable dans son déroulement.

Bien entendu, traduire n'est pas une extase perpétuelle. C'est bien souvent une morne servitude ainsi que tous les autres métiers. Mais si le nôtre comporte bien des servitudes, il n'est pas sans avoir sa grandeur. Et pour l'esprit il est un aliment. De cette vie du langage qu'encore une fois nous nous devons de mieux connaître, de mieux comprendre que d'autres, nous sommes à même de tirer déductions et conclusions d'une véritable portée philosophique. La comparaison intime — et j'insiste sur le mot — du génie de deux ou plusieurs langues, la recherche du vocabulaire le mieux approprié à l'expression d'une pensée, l'évolution du langage sous l'influence d'événements contemporains: autant de problèmes qui sont les nôtres et qui, en même temps, dépassent singulièrement le cadre de nos activités techniques.

Nous avons voulu, en créant cette revue, donner aux traducteurs dispersés dans le monde une conscience plus nette de leur profession en même temps que leur fournir des éléments de travail et des informations qui jusqu'ici leur manquaient. Dans une certaine mesure et sans préjuger de l'importance de notre mission, nous avons voulu aussi „élever le débat“ en appelant à collaborer avec nous tous ceux qui non seulement s'intéressent à notre art, aux questions de sémantique, de linguistique, mais ceux qui voient dans la traduction un moyen très actuel de concourir à une meilleure compréhension entre les hommes.

L'UNESCO qui, dans tous les domaines de la culture, poursuit un effort inlassable de rapprochement et groupe aujourd'hui 72 nations, a compris le sens de notre effort et nous a permis de publier cette revue. Qu'elle en soit remerciée.

Le premier numéro de BABEL est, à nos yeux, encore bien imparfait. Néanmoins il existe et contient en germe tous les éléments de notre action future. Il „sort“ le jour de la Saint Jérôme, le patron des traducteurs. Sans vouloir, comme le héros de Suétone, interpréter les augures, qu'il nous soit permis de voir là un signe favorable pour une profession dont les membres, jusqu'à ces dernières années, n'avaient entre eux aucun lien véritable. La Fédération Internationale des Traducteurs, fondée en 1953, groupe aujourd'hui une quinzaine de pays. Notre Revue est le résultat concret de ces premiers efforts après l'inévitable phase d'organisation. Nous espérons que BABEL, au nom symbolique, contribuera à atténuer les effets de la „confusion du langage de toute la terre“, ainsi que s'exprime la Genèse.

*Pierre-François Caillé*

Président de la Fédération Internationale des Traducteurs